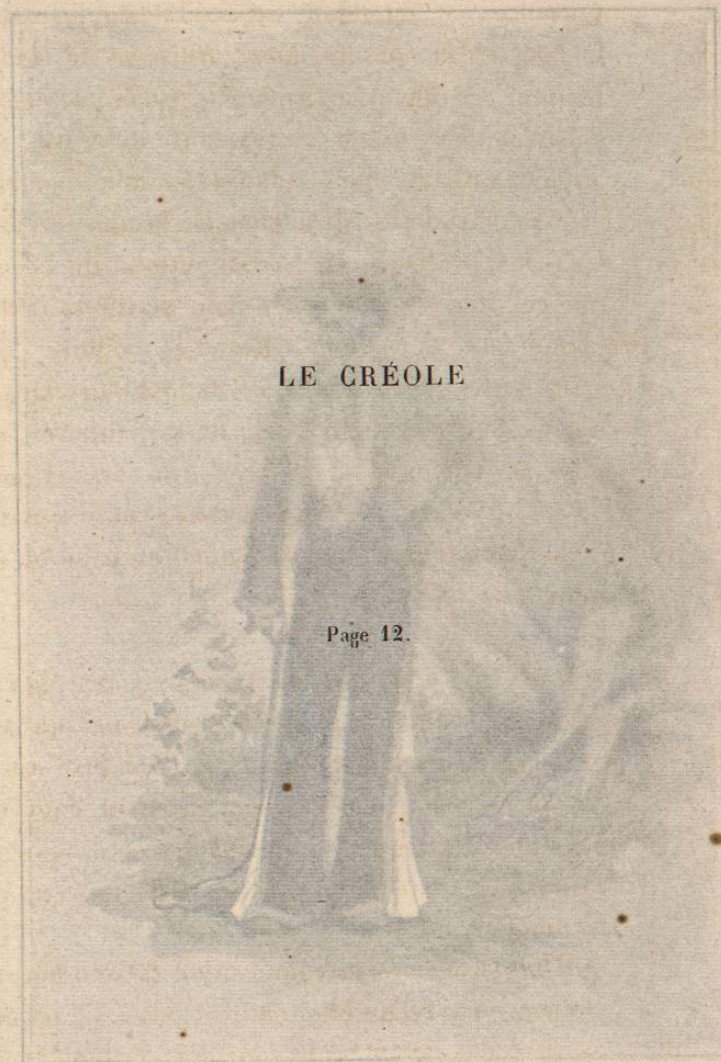


bouffettes et de pendeloques en or ou en argent. La *calzoneza* (pantalon) est fendue sur les côtés le long de la couture, que garnissent de riches boutons en métal artistement ciselés, et laisse entrevoir par ces ouvertures, sorte de crevés, un autre pantalon, mais celui-ci en toile blanche ornée de broderies. Une chemise brodée, un foulard aux couleurs vives passé autour du col et une ceinture de soie rouge pour serrer la taille, complètent le costume. Reste la coiffure, qui n'est autre que le *sombrero* national aux larges ailes galonnées, dont la calotte est entourée, en guise de ruban, d'une *toquille*, — torsade faite d'or ou d'argent, — représentant le plus souvent un serpent aux yeux en diamants, en rubis ou en toute autre pierre précieuse.

Ainsi vêtu et monté sur un beau cheval, le cavalier mexicain, auquel ne manquent ni l'adresse ni la grâce, a vraiment grand air. Son luxe est le cheval, et cela se comprend aisément dans un pays dont les routes, — quand il y en a, — sont exécrables, et où il n'existe pas de moyens de locomotion.

Il apporte dans la composition de son harnachement une recherche tout orientale. La tétière et les rênes de la bride sont des cordonnets de passementerie ornés de houppes de soie; le long



LE CRÉOLE

bouffettes et de pendeloques en or ou en argent. La *calzonera* (pantalon) est fendue sur les côtés le long de la couture, que garnissent de riches boutons en métal artistiquement ciselés, et laisse entrevoir par ces ouvertures, sorte de crevés, un autre pantalon, mais celui-ci en toile blanche ornée de broderies. Une chemise brodée, un foulard aux couleurs vives passé autour du col et une ceinture de cuir rouge pour serrer la taille, complètent le costume. Reste la coiffure, qui est une **LE CRÉOLE** nationale aux larges bords, dont la calotte est entourée, en guise de ruban, d'une *toquille*, — torsade faite d'or ou d'argent, — représentant le plus souvent un serpent aux yeux en diamants, en rubis ou en toute autre pierre précieuse.

Page 13.

Ainsi vêtu et monté sur un beau cheval, le cavalier mexicain, auquel ne manquent ni l'adresse ni la grâce, a vraiment grand air. Son luxe est le cheval, et cela se comprend aisément dans un pays où les routes, — quand il y en a, — sont si mauvaises, et où il n'existe pas de moyens de locomotion.

Il apporte dans la composition de son harnachement une recherche tout orientale. La tête de la bride sont des cordonnets de soie; le long



des joues du cheval pendent de larges plaques d'argent ouvré; la selle a un pommeau saillant dont le sommet supporte une large tablette en argent qui sert à enrouler le *lazzo*, cette arme si fréquemment en usage au Mexique contre l'animal qu'on veut *lazzar* ou l'homme qu'on tente d'arracher de cheval.

Le corps de la selle, en cuir estampé, dont le milieu est à jour pour éviter tout contact avec le garrot de la monture, se trouve pourvu de deux larges étrivières auxquelles sont suspendus des étriers qui protègent presque entièrement le pied; elle se pose sur une couverture de cuir estampé qui enveloppe parfois toute la croupe de l'animal. Sur le derrière de la selle s'attache le *zarape* dont le Mexicain ne se sépare jamais, et qui, sauf la finesse de la laine et la beauté du tissu, a la même forme et le même emploi chez le riche Mexicain que chez l'homme du peuple. Ce tissu léger, serré, chaud, garantit non-seulement du froid, mais encore de la pluie qui ne traverse qu'à la longue.

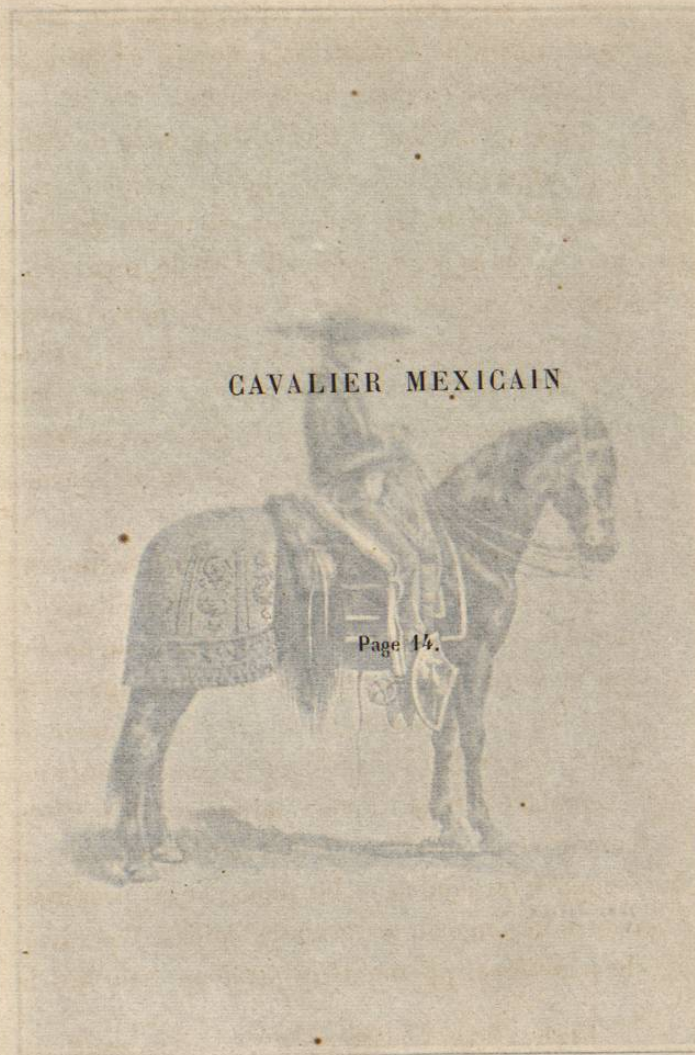
Un dernier objet, complément obligé de la tenue du cavalier, c'est l'éperon. Nous ne disons pas : *les éperons*, parce que le cavalier mexicain n'en porte habituellement qu'un aux branches épaisses, aux mollettes énormes. Cet éperon,

mélange d'acier et d'argent<sup>1</sup>, remarquablement ciselé, n'est à proprement parler qu'un ornement, le Mexicain ne faisant usage que de la bride et d'une lanière en guise de cravache.

Sous la selle, mais à portée de la main du cavalier, est passé, à la façon arabe, un *machete*, sorte de sabre qui lui est utile pour se frayer des sentiers. En arrière, et le long de la selle, pend généralement un fusil. Mais ces armes ne serviraient de rien au Mexicain loin de son cheval, s'il ne portait toujours un revolver à sa ceinture. Dans un pays où les *cuadrillas de ladrones* exercent volontiers la mendicité à main armée, cet arsenal n'est pas une vaine parure.

En voyage, le cavalier protège ses jambes au moyen de la *bota vaquera*, pièce de cuir richement travaillée qui se fixe au-dessus du mollet par un cordonnet. Cette *bota* renferme une poche dans laquelle se dissimule un large couteau catalan. Si le cavalier voyage dans la saison des pluies, il remplace la *bota vaquera* par une *arma de agua*, composée de deux peaux de veau faites pour envelopper les jambes et les pieds, et les préserver contre la pluie ou les grandes épines. Ces sortes de jambières qui montent jusqu'au haut de la

<sup>1</sup> La plus célèbre fabrique est celle d'Amozoc, pueblo des environs de Puebla, qui fut pour le corps expéditionnaire une étape d'espérance à l'aller, — de douleur au retour.

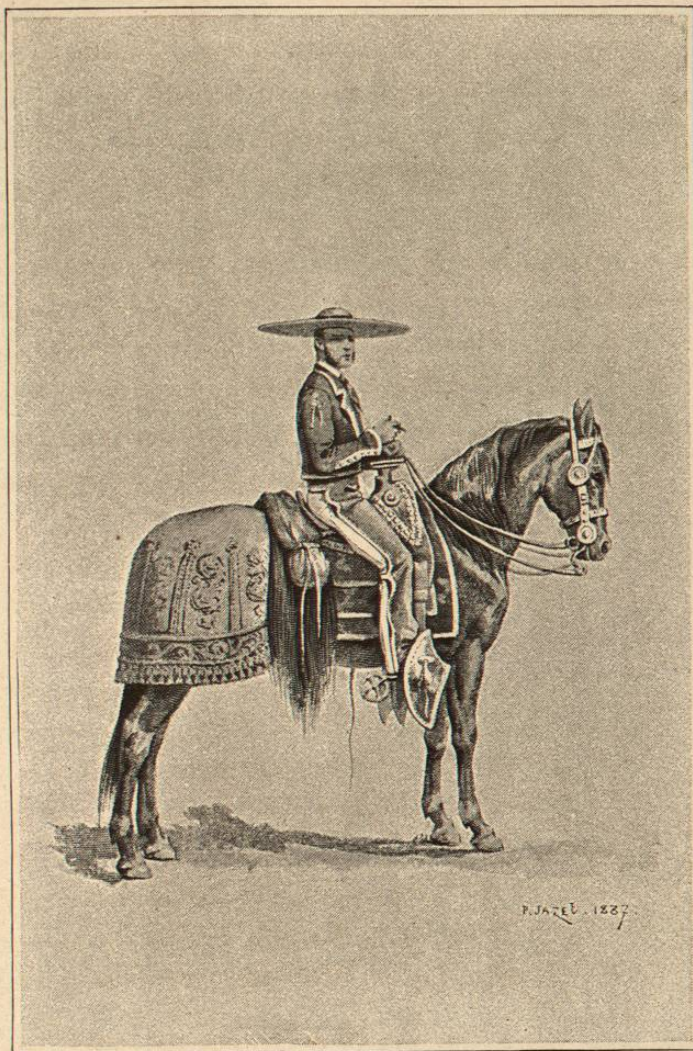


en laço d'acier et d'argent<sup>1</sup>, remarquablement  
 ornée, n'est à proprement parler qu'un ornement,  
 les Mexicains ne faisant usage que de la bride et  
 d'un bédier en guise de cravache.

À côté de la selle, mais à portée de la main du cava-  
 lier, est placé, à la façon arabe, un *machete*, sorte  
 de couteau qui lui est utile pour se frayer des sen-  
 tiers. Et au-dessous, et le long de la selle, pend géné-  
 ralement un fusil. Mais ces armes ne serviraient  
 à rien au Mexique loin de son cheval, s'il ne  
 avait sa ceinture. Dans  
 ce pays où les *caudrillas de ladrones* exercent  
 impunément la mendicité à main armée, cet arsenal  
 n'est pas une vaine parure.

En voyage, le cavalier protège ses jambes au  
 moyen de la *bota vaquera*, pièce de cuir riche-  
 ment travaillée, fixe au-dessus du mollet  
 par un cordonnet. Cette *bota* renferme une poche  
 dans laquelle se dissimule un large couteau cata-  
 lan. Le cavalier voyage dans la saison des pluies,  
 il revêtira ses jambes par une *arma de agua*,  
 composée de deux pièces de veau faites pour en-  
 velopper les jambes et les pieds, et les préserver  
 contre la pluie ou les grandes épines. Ces sortes  
 de jambières qui montent jusqu'au haut de la

<sup>1</sup> La plus célèbre est celle d'Amozoc, pueblo des  
 environs de Puebla, qui fut pour le corps expéditionnaire une  
 étape d'espérance à l'aller, et de douleur au retour.



cuisse sont reliées ensemble par une lanière que le cavalier boucle autour de la ceinture.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la société mexicaine et sur ses coutumes. Elle offre plus d'un côté pittoresque et intéressant.

L'accueil dont les officiers français ont été l'objet de la part de cette société est resté proverbial. On sait qu'il est d'usage dans ces familles, — aussitôt une certaine intimité établie, — que les hommes y soient appelés par leur prénom, et qu'ils donnent aux femmes comme aux jeunes filles le diminutif de leur nom de baptême. La différence des conditions sociales n'est pas toujours un obstacle à ces familiarités ; et il est arrivé, au temps de l'occupation française, que telle ordonnance était traitée de don Luis, tout aussi bien que don Juan son officier.

Une coutume ancienne autorise les personnes qui sont en relations suivies à s'aborder en se donnant l'accolade, un *abrazzo*, c'est-à-dire à entourer la taille d'une personne avec le bras droit et à lui donner deux ou trois petites tapes dans le dos. L'*abrazzo* se donne simultanément par les deux personnes, et l'on pense bien que cette coutume n'était pas négligée par nos jeunes officiers auprès des gracieuses señoritas.

La *novia* atteint généralement son épanouissement presque complet entre quatorze et seize ans. Elle est pleine de vivacité; elle adore la musique, les fleurs et la toilette. C'est la jeune fille mexicaine, la *niña*, l'enfant gâtée, adorée, adulée. Une fleur rouge dans ses cheveux noirs ou blonds, une bouche mutine, de grands yeux ardents, une démarche ondulée, en font une très-adorable créature. Aussi autour d'elle les amoureux ne chôment pas.

Le préféré, le *novio*, — synonyme de fiancé, — jouit d'une foule de privilèges. Aux heures convenues il passe et repasse sous les fenêtres de sa jolie *novia*; œillades, jeu d'éventail, petits gestes familiers de la main, sont la menue monnaie de ces amourettes. Le soir, à la tombée de la nuit, le *novio* revient encore. Cette fois, la *novia* est debout dans la grande cage de la fenêtre du rez-de-chaussée. Une grille les sépare; mais que de douces choses ne peuvent-ils pas se dire! On échange des cigarettes, parfois la guitare se met de la partie, et c'est alors une longue complainte d'amour d'une naïveté charmante.

Si la langue espagnole a des crudités violentes, elle a aussi des expressions poétiques d'une douceur infinie.

Un tiers se trouve souvent mêlé aux duos du

